

Patrick Blanc, ou quand la nature fait le mur



Avec ses cheveux verts, comme sa chemise et ses chaussures, Patrick Blanc pourrait se fondre dans les murs végétaux qu'il a inventés il y a maintenant 25 ans et essaimés de Miami à Bahreïn.

Après plus de 250 créations, ce botaniste et chercheur au CNRS spécialisé dans les plantes tropicales, aime toujours autant se jouer des frontières et des conventions.

«J'avais envie de travailler dans les parkings. Je l'ai fait. Travailler sur des ponts. Des immeubles de grandes hauteurs, j'en rêvais, et là, je finis Sydney (ndlr, un immeuble de 150 mètres de haut)», dit-il, un sourire permanent aux lèvres.

«Mon seul rêve, c'est de réintroduire la nature là où on ne l'attend pas».

Et ses ponctuations vertes au cœur de la minéralité des villes font désormais partie du paysage.

Sur les murs des musées, dont celui du Quai Branly à Paris, d'hôtels, de résidences de luxe... mais aussi de centres commerciaux comme aux Clayes-Sous-Bois, en région parisienne.

Un projet de «250 mètres de long et huit mètres de haut. Un embrassement vert. Sans doute un record en matière de surface», décrit non sans fierté Patrick Blanc, dont l'énergie adolescente fait totalement oublier les 60 ans.

Sa dernière production, qu'il vient de présenter dans le centre de Paris, est plus modeste: un mur a priori «assez immonde» rue d'Aboukir dans le 2^e arrondissement, et qui, désormais baptisé *oasis*, foisonne de près de 250 plantes qui "se rapprochent de la savane, des champs, de la garrigue».

Il a inventé le dispositif à l'adolescence, en s'essayant à purifier l'eau de son aquarium avec un philodendron qui a fini punaisé à un mur.

Tourbe, fibre de coco, grillage... Il a enchaîné les essais pour trouver le meilleur moyen de permettre à ces plantes de pousser à la verticale, jusqu'à trouver la bonne méthode: du feutre synthétique, agrafé sur une planche de pvc, qui joue le rôle de mousse naturelle et sert de support pour les racines.

Jardin de lianes

Il fait breveter la technique en 1988 et se fait vraiment remarquer au festival des jardins de Chaumont-sur-Loire en 1994. «Ça a été un très gros succès. Je ne m'y attendais pas, raconte-t-il. Je venais de finir ma thèse, je travaillais sur les plantes des sous-bois et l'évolution climatique, je regardais les choses arriver avec amusement».

Depuis, il n'arrête plus. Bien sûr, ses murs ont des vertus comme celle d'apporter de la fraîcheur en été dans une rue en canyon. Mais si «ça fascine autant, avance-t-il, c'est que ça rappelle l'habitat troglodyte d'avant. Dans les cavernes, les falaises, les plantes poussaient autour. C'est une réminiscence d'il y a 30 000 ans».

Au fil des ans, et de ses missions botaniques, sa palette végétale n'a cessé de s'étoffer.

«Je n'arrête pas de voyager et, à chaque fois, je me retrouve face à des plantes que je ne pensais pas utiliser avant, dont je ne pensais pas qu'elles vivaient sur des milieux inclinés».

À Aboukir, il a planté une vingtaine d'espèces inédites.

Mais ce mur, avoue-t-il, il l'aimera beaucoup plus dans trois ans. Quand il y aura des trous dans ce dense tapis vert, quand les plantes se différencieront davantage les unes des autres, que certaines mourront.

Des murs plus vivants, en somme. «Dans les milieux naturels, les plantes ne couvrent pas tout. Il y a des accidents. J'aime bien quand il y a du vide», quitte à laisser du feutre apparent comme il l'a fait chez lui.

Aboukir inauguré, la tête de Patrick Blanc est déjà ailleurs. Il prépare le «premier jardin botanique de lianes au monde», une centaine d'espèces qui grimperont sur un immeuble de 200 mètres à Kuala Lumpur, et réfléchit à une spirale immense dans un centre commercial de Bangkok.

Pas de lassitude. Ces projets l'amuse. «Et chaque mur est une nouvelle expérience», assure-t-il